

Les anges ne font pas de bons instruments scientifiques



FIGURE 12.1. Holbein, *Les Ambassadeurs*, 1533 (National Gallery).

Appuyés sur un guéridon où se trouvent disposés des instruments de géographie, ils se tiennent debout. Au centre du tableau, de biais, le spectateur discerne une sorte d'os de seiche de couleur brunâtre. S'il pose son œil sur le côté gauche du tableau, presque à toucher de la joue la surface peinte, il aperçoit un crâne. Ces géographes qui commencent à construire l'espace nouveau du nouveau monde ont demandé à l'artiste que dans leur portrait

figure une vanité, un *memento mori*. S'il convenait, afin d'obéir aux lois de ce genre vénérable, de placer un crâne au bas du tableau, pourquoi le déformer ? Pourquoi ne pas l'ajouter aux instruments d'arpentage, de mesure et de projection, comme on l'avait fait pour tant d'autres natures mortes et tant d'autres vanités ?

Il paraît qu'une sourde inquiétude habite encore ces inventeurs de cartes et ces arpenteurs. De quoi leur monde sera-t-il fait s'ils réussissent en effet trop bien à le tracer exactement par projection ? Où mettront-ils l'autre monde, l'ultra-monde, celui de Dieu et de leur foi ? Une sourde inquiétude habite aussi ce peintre d'abord catholique puis protestant, Holbein, l'un des meilleurs artisans de cette nouvelle perspective qui offre au spectateur l'impression qu'il regarde, par une fenêtre de la même taille que le cadre du tableau, un spectacle qui se déploierait devant lui. Si Holbein réussit trop bien à produire cette impression d'un spectacle exactement projeté et représenté, comment peindre encore l'autre monde ? Comment rendre ce qui n'est pas un spectacle auquel on assiste mais le mouvement de la foi qui transforme et convertit ? Surtout, comment représenter sous le *même* rapport et dans le *même* tableau l'exacte projection du nouveau monde géographique et celle du monde divin ? Telle est l'énigme de ce tableau : la représentation triomphe, avec ses pompes et ses œuvres, ses serviteurs et ses maîtres, devant les yeux éblouis du spectateur. « Mais où est passée la *re-présentation*, c'est-à-dire la *mise en présence*, à nouveau du converti et du sujet de sa conversion ? », se demandent, inquiets, à la fois les commanditaires du tableau, le peintre, le fidèle et le spectateur.

Pour résoudre cette difficulté, Holbein superpose dans le même tableau deux points de vision antagonistes. Des serviteurs et agents de la foi il ne reste plus qu'un crâne, mais un crâne déformé, qui refuse de s'intégrer au reste du tableau selon la même cohérence optique que le dallage, les tapisseries, les corps, le guéridon et les instruments d'observation. Non seulement ce crâne nous rappelle la mort, comme en toute vanité, mais il est peint de biais, projeté à partir d'un autre plan, comme pour nous rappeler qu'il existe justement un autre angle de vue, un autre plan. « Vous êtes vivants, vous serez morts », disait l'ancienne vanité. « Vous admirez la beauté de votre corps, du monde et de ses formes, vous serez défigurés et déformés comme ce crâne », murmure la nouvelle.

Penchons-nous à nouveau sur le bord du tableau, posons notre joue sur le vernis (en imagination, car le gardien se fâcherait tout rouge et les alarmes se déclencheraient). L'os de seiche devient un crâne. Mais que deviennent alors les fiers ambassadeurs ? Des corps déformés et monstrueux. Si vous regardez de face les géographes, le monde de la foi devient difforme, obscène ; si vous regardez bien en face le monde de la foi, dont ce crâne est le résidu, c'est au tour des artisans de la figure du monde, aux géographes, d'être défigurés, grotesques.

On ne peut tenir en même temps, et sous le même rapport la représentation et la re-présentation ; on ne peut être en même temps, et sous le même rapport, spectateur et converti. Entre la science nouvelle et la religion (ancienne ?), il y a maintenant une incompatibilité de points de vue. Ce qui est celé aux yeux de l'une est révélé aux yeux de l'autre. Ce qui est présenté par l'une est éloigné par l'autre. Ce qui est formé et figuré par l'une est déformé et défiguré par l'autre.

Toutefois, dans ce tableau, cette alternative n'est plus qu'une inquiétude et qu'un rappel, qu'un *memento* justement. Tout l'espace est occupé par l'ambassade et la géographie, la perspective et les instruments. La représentation a triomphé. Il n'y a guère que ce banc de brume, cette écharpe brune pour nous inquiéter, pour nous rappeler que la vision peut être troublée, que les ambassades peuvent échouer, que la géographie peut ne pas suffire à décrire le monde, qu'il y a, qu'il y a eu, qu'il y aura peut-être encore, d'autres angles de vision. Ce crâne déformé ressemble plutôt à un remords, une hantise, une nostalgie. Les ambassadeurs et les géographes ne veulent déjà plus abandonner leur nouveau monde. Ils ne veulent que se souvenir de la possibilité de l'ancien. Des vénérables tableaux religieux il ne reste que le *minimum*, projeté de biais. En introduisant ce crâne, les ambassadeurs si satisfaits d'eux-mêmes et leur peintre, Narcisse, se regardent littéralement le nombril, c'est-à-dire la seule cicatrice qui leur reste de l'ancienne matrice qui les a faits. Remontons maintenant le cours du temps, suivons par la pensée ce cordon ombilical que Holbein a voulu rappeler par son anamorphose. Revenons, quelque temps, à l'ancienne matrice qui nous fera comprendre, par contraste, les tribulations de l'imagerie savante

en les comparant à celles, ni plus ni moins douloureuses, de l'imagerie pieuse.

Les deux ambassadeurs ou les deux géographes sont accoudés au guéridon sur lequel reposent les instruments de la cartographie, de la cosmographie, de la topographie, bref de la *graphie* du monde. Leurs visages muets, leurs lourds vêtements, le carrelage, le guéridon, le beau rideau vert qui leur sert de fond, tout cela est *rendu* méticuleusement dans une perspective si pure que les nombreux commentateurs de ce tableau la ressentent comme à demi maniaque. Ce tableau offre à nos regards l'image exactement rapportée de représentants qui ont l'air en effet un peu figés de ceux qui sont, comme on dit, « en représentation ». Bien que Jean de Dinteville, seigneur de Polisy, et Georges de Selve, évêque de Lavour, soient là en chair et en os et que le premier d'entre eux ait commandité le tableau, ils semblent si évidemment les représentants de quelque chose que le titre du tableau ne mentionne presque jamais leurs noms ; Holbein a rendu exactement le type de l'Ambassadeur, c'est-à-dire de ces médiateurs fidèles et habiles, assez contents d'eux-mêmes, auxquels on demande de rendre exactement compte de leur mission. Mais ces parfaits intermédiaires, il les présente dans un espace géométriquement construit, en compagnie des instruments de la construction géométrique ou de l'arpentage géographique du monde. C'est pourquoi on appelle ce tableau aussi bien « les géographes » que « les ambassadeurs ».

La façon de rendre l'espace de la perspective, les instruments qui sont posés entre les deux hommes, enfin l'air de représentation que prennent ces deux figures en pied, tout cela suggère une méditation sur la nature des nouveaux médiateurs, des nouveaux truchements. L'ancien médiateur aussi est présent, mais en haut du tableau, à gauche, sous la forme d'un crucifix minuscule, accroché de biais sur le mur, coincé par le bord du cadre et caché à demi par le tissu vert qui sert de fond à la scène. Ce n'est plus le voile du Temple qui se déchire en deux devant le crucifié mourant, c'est le tissu de scène qui recouvre à moitié cette horreur qu'on ne veut plus, qu'on ne peut plus voir. La croix n'occupe plus le centre du tableau, entourée de figures ravagées de douleur. Comme pour un hommage anticipé à Max Weber, deux figures pleines d'elles-mêmes encadrent un choral de Luther et l'*Arithmétique des marchands* de Petrus Apianus ! On dit que l'évêque de

Livour était un peu réformateur¹. Je suis prêt à le croire. Quel évêque aurait accepté d'être peint debout devant un livre sur le calcul des intérêts alors que son Seigneur, sous forme d'un crucifix croupion, pendrait rejeté sous un voile à la périphérie du tableau ?

L'ancienne peinture sacrée, l'ancienne re-présentation, l'ancienne médiation, devient incompréhensible aux nouveaux ambassadeurs – et redevient compréhensible, peut-être, aux yeux de l'amateur de sciences. Les hommes occupent la place des saintes figures mais au lieu de contempler, pieusement agenouillés, quelque céleste apparition, ils sont debout devant nous et nous regardent droit dans les yeux comme s'ils occupaient la place de l'ancien Pantocrator. Ils offrent au regard les instruments qui permettent d'offrir enfin le monde au regard. Les centres de calcul sont devenus en effet tout-puissants. Contemplons-nous une vanité ou bien ce qu'il faudrait appeler une « satisfaction » ou même une « Extrême satisfaction » ? La réponse dépend du rideau vert ; si vous l'écartez, les deux géographes se retrouvent, selon Baltrusaitis², en plein milieu de la cathédrale de Westminster, aussi perdus que les deux Dupont(d)s, selon Haddock, au beau milieu de Saint-Pierre de Rome – « Découvrons-nous, Messieurs... ». En revanche, si vous tenez fermé le voile du sanctuaire, ils se retrouvent à l'abri bien au chaud, dans le château de Polisy.

Selon que vous redressez ou non l'anamorphose, que vous écartez ou non le voile, vous ressentez soit l'extrême fragilité du monde de la représentation, soit le caractère exsangue du monde de la re-présentation. En ce dernier cas, le Christ médiateur n'a plus de sang à verser ; plus personne ne possède assez de force pour recueillir sa Sainte Face sur la toile peinte. Les tableaux ne font plus épiphanies, n'incarnent plus la Présence en huile, vernis, œuf et pigments. Ils ne présentent plus réellement les médiateurs de Dieu ; ils représentent le monde, les hommes, les marchands, et les sciences. Ils sont devenus des instruments, des inscripteurs comme ceux que j'ai montrés plus haut (p. 145), et nous avons devant nous le portrait mythique de savants fidèles comme Armand et René (p. 171). C'est que la perspective a inventé le déplacement

1. Herve MARY, *Holbein's Ambassadors, the Picture and the Men, an Historical Study*, George Bell and Sons, Londres, 1900.

2. Jurgis BALTRUSAITIS, *Anamorphoses*, Paris, Flammarion, 1984.

sans déformation d'une image dans l'espace³. A partir d'une figure dessinée, le spectateur peut reconstruire, à la règle et au compas, sans information supplémentaire, comment cette figure apparaîtrait selon tous les autres angles de vision. Cette construction géométrique accélère donc la production de ces mobiles immuables, de ces constantes, qui définissent, comme nous venons de le voir sur le cas de l'Amazonie, le travail des savants, durs ou souples, chauds ou froids.

L'optique de la grâce

Soixante-treize ans auparavant, en 1460, Antonello da Messina, avait peint saint Jérôme dans son cabinet de travail. Lui aussi utilisait déjà la perspective, lui aussi avait placé autour du saint des ouvrages et des instruments, lui aussi dessinait le pavage d'un sanctuaire. Pour figurer le ciel, il n'a besoin d'aucun ange, d'aucun or, d'aucun chérubin. Aucun crâne déformé ne vient rappeler la possibilité du sacré. C'est l'ensemble de la peinture, sans la moindre hésitation, qui baigne dans le sacré, ou plutôt, comme le dit fort bien Edgerton⁴, c'est depuis 1425 le sacré qui baigne dans la perspective. Pour la première fois et pour peu de temps, l'optique, la géométrie, la théologie, la grâce et la peinture obéissent aux mêmes lois.

Chez Antonello, qui unit les principes et les méthodes de la peinture flamande à ceux de la peinture italienne, le même espace accueille les animaux, les constructions de l'homme, la nature vue à travers la fenêtre du sanctuaire, le lion symbolique, et le saint de Dieu saisi, lui aussi, par le spectateur comme à travers une fenêtre. La fiction, l'autre monde, la nature, et les sanctuaires construits par les hommes pour les dieux, ont la même *cohérence optique* grâce à laquelle ils échangent leurs attributs : les saints et les fictions gagnent en réalisme, la réalité gagne en lumière et en perfection. De même que le sanctuaire accueille saint Jérôme, la nature, les

3. William M. IVINS, « La rationalisation du regard », *Culture technique*, n° 14, 1985, p. 31-36 ; et M. KEMP, *The Science of Art. Optical Themes in Western Art from Brunelleschi to Seurat*, Yale University Press, New Haven, 1990.

4. Samuel EDGERTON, *The Renaissance Discovery of Linear Perspective*, Harper and Row, New York, 1976.

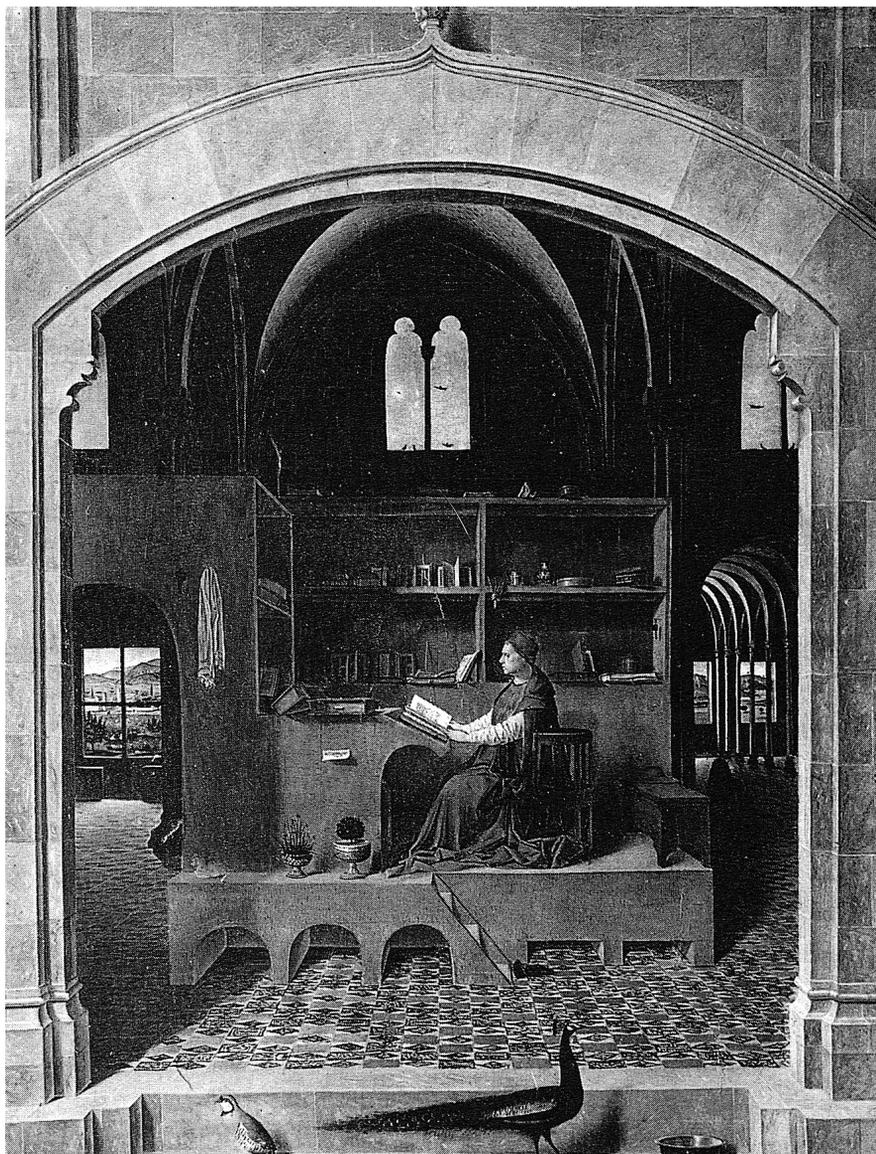


FIGURE 12.2. Antonello da Messina, *Saint Jérôme dans son cabinet*, 1460 (National Gallery).

hommes et les bêtes tout uniment, l'espace de la perspective permet de contempler du *même œil* le sacré et le profane. Par ce redoublement du sanctuaire et de la construction légitime, c'est le tableau lui-même qui devient un sanctuaire et qui recueille en effet la Présence réelle⁵.

5. Voir, sur Antonello, le beau livre de Fiorella SRICCHIA SANTRO, *Antonello et l'Europe*, Jaca Books, Paris, 1986 ; et sur le thème de saint Jérôme, Daniel RUSSO, *Saint Jérôme en Italie*, La Découverte/École française de Rome, Paris/Rome, 1987.

Entre ces deux tableaux, à trois salles de distance dans la National Gallery, il s'est passé quelque chose d'essentiel pour les tribulations de l'image pieuse : ce qui se redoublait chez Antonello, se distingue chez Holbein. La Présence réelle est devenue réellement lointaine ; les terres lointaines sont devenues réellement présentes. Le régime des médiations s'est inversé. Comme la perspective met en présence de ce qui est lointain et que la peinture sacrée des icônes met en présence de ce qui existe toujours à nouveau, tout se passe comme si, pendant quelques dizaines d'années, les deux sens du mot « présence » s'étaient combinés, permettant ainsi à l'ancienne foi et à la nouvelle science d'échanger leurs attributs.

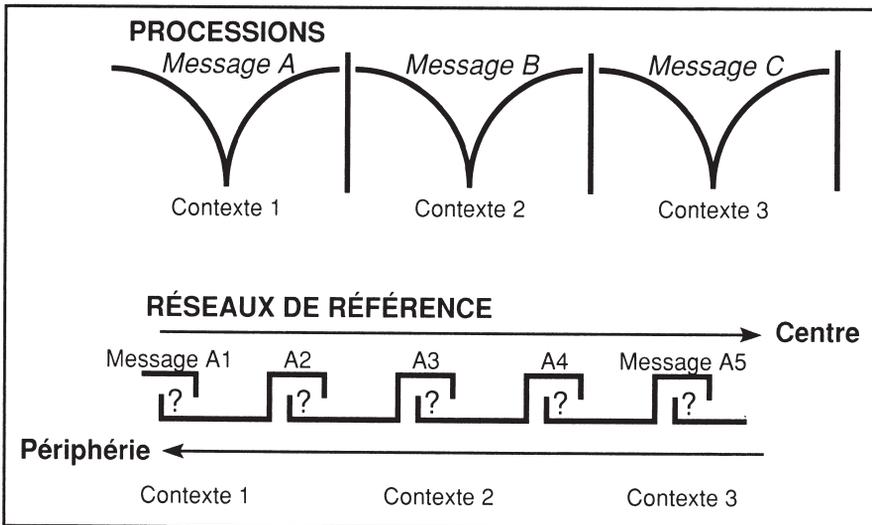


Figure 12.3. – Deux façons différentes de faire passer des messages à travers des contextes ; la première n'hésite pas à modifier le message pour répéter la même chose – pas de transport sans retraduction ; la seconde parvient à maintenir le message constant à travers la série des transformations – il s'agit de construire des mobiles immuables. La première ne capitalise pas ; la seconde capitalise indéfiniment vers le centre.

Dans le tableau de Holbein, les deux sens du mot « présence » différent déjà tellement que nous pouvons aisément caractériser les deux régimes différents de traduction. On ne va plus modifier le message du tout au tout en fonction du contexte, de façon à

pouvoir ressentir la même présence en chaque lieu ; on va chercher à transporter de l'information d'un contexte à l'autre, à travers une série de transformations, afin de pouvoir, en un lieu, agir à distance sur un autre devenu, par là même, connu et dominé. Dans les deux régimes, il y a traduction, transformation et maintien d'une constante, mais le sens de ces trois mots diffère totalement. Dans le premier, il faut inventer pour demeurer fidèle à ce qui demeure toujours présent. Dans le second, il faut pouvoir aligner des inscriptions de sorte qu'elles demeurent toujours superposables et permettent d'accéder au lointain. Le premier ne permet aucune capitalisation puisque d'un contexte à l'autre aucune information n'est acquise. Le second crée des centres de calcul par accumulation des informations rejetant tous les autres lieux à la périphérie. Le premier régime maintient, par la série des médiations, une *révélation* alors que le second permet des *découvertes*. Le premier trace ce que j'appellerai des *processions*, alors que le second dessine des alignements de références (voir p. 216).

Trahir ou traduire

Le peintre qui peint saint Luc peignant au premier plan du tableau une image de la Sainte Vierge, d'après le modèle offert au second plan par une Sainte Vierge « réelle » apparaissant dans les nuages entourée d'anges et de chérubins, dessine, selon le point de vue du spectateur, à la fois une procession et une référence. Comme il y a de petites différences d'interprétation entre le rendu par saint Luc de la sainte apparition et ladite apparition elle-même, le spectateur pourrait prendre l'alignement des deux images pour une preuve supplémentaire que la Sainte Vierge a bien eu ce visage. Nous aurions là une amorce de réseau, la fidélité se jugeant à la superposition possible de la Vierge de chair en trois dimensions (déjà représentée en deux dimensions) et de la Vierge peinte sur le chevalet de Luc. En ce cas, le doigt pointé des anges et des chérubins jouerait le même rôle que le stylet des inscripteurs scientifiques.

Pourtant, aucun spectateur – à moins qu'il ne soit impie – n'aurait l'idée saugrenue de *superposer* les deux images afin d'obtenir un supplément de certitude quant à la réalité de la



FIGURE 12.4. Claude Le Bault, *Saint Luc peignant la Sainte Vierge*, 1 xxx (Musée de Dijon, inventaire CA 365)

Vierge là-bas quelque part dans le ciel (comme il aurait le devoir de le faire pour la forêt de Boa Vista, là-bas en Amazonie – voir p. 174, figure 11.2). Dans une logique de procession, le fidèle ne voit dans cet alignement qu'un redoublement, qu'une répétition au sens que j'ai défini plus haut. Le spectateur prie devant ce tableau, comme saint Luc devant l'apparition de la Vierge. De même que la première s'incarnait dans la peinture de l'Évangéliste, elle s'incarne aujourd'hui devant lui.

La peinture est-elle exacte ? Saint Luc lui-même peint-il fidèlement ? Saint Luc a-t-il vraiment peint la Vierge ? Saint Luc a-t-il existé ? La Vierge a-t-elle jamais paru dans un nuage ? La Vierge existe-t-elle ? Toutes ces questions changent de sens selon le régime de lecture. Dans une logique de procession, la peinture n'est fidèle que si le *nième* spectateur s'émeut et comprend cette émotion comme étant *la même* que celle suscitée en saint Luc. Si la Vierge apparaît pour lui dans le tableau, il se relie en effet, par une longue chaîne de répétitions et de redoublements, à la mère de Jésus. « C'était donc cela que voulaient dire les Écritures. Je crois, viens en aide à mon incrédulité... » Si le spectateur se sent davantage *fidèle* c'est que la peinture en effet *a fidèlement re-présenté*, c'est-à-dire qu'elle lui a offert de nouveau une chance de saisir maintenant le contenu sans contenu de la foi. Dans une logique de références, au contraire, la peinture est fidèle si le *nième* spectateur, à travers l'alignement à peu près parfait des médiations successives, peut avoir accès à la Sainte Vierge dans le ciel, là-bas, telle qu'elle est, dans le lointain.

Nous savons si bien lire les instruments scientifiques que nous ne nous souvenons même plus des autres régimes de représentation. Pour nous, un tableau de Sainte Vierge ne peut plus se lire que comme un fragment d'esthétique ou d'histoire de l'art, comme le témoignage d'une croyance ou d'histoire des mentalités. Nous avons de la peine à imaginer un régime de représentation qui ne tracerait pas le chemin qui mène à un objet. La fidélité, pour nous qui sommes imbibés de science jusqu'à la moelle, ne peut vouloir dire que le déplacement sans déformation d'une inscription. Nous ne pouvons lire la trahison volontaire tout le long d'un chemin que comme un mensonge – une croyance infondée – ou comme une esthétique – les libres divagations d'un artiste.

Pourtant, un exemple choisi en pleine « querelle des rites » fera

peut-être comprendre les deux sources opposées de trahison et de fidélité qui si longtemps demeurèrent côte à côte. Les jésuites installés en Chine écrivent à Rome et se plaignent de ce que, sous la pression des frères prêcheurs, on les oblige à prononcer la formule de la consécration en latin. En effet, lorsque le prêtre dit : « *Hoc est enim corpus meum* », cela donne à l'oreille d'un Chinois : « Ho-cu ye-su-tu ye-nim co-lo-pu-su me-um », ce qui pourrait passer pour une assez bonne approximation, à quelque consonnes près, si les jésuites n'offraient la traduction en français de ce que les infortunés Chinois entendent au moment de la transsubstantiation : « émanation, antique, seigneur, office, règle, beau, repos, chacun, chemin, fuir, chose, méditer, verdoyant, prairies⁶ » !

Où est le plus grand sacrilège, demandent alors les jésuites ? Faire entendre à l'oreille chinoise un salmigondis sans queue ni tête, ou bien traduire le latin en chinois, au risque d'employer des mots qui possèdent, dans la langue courante ou lettrée, un sens peut-être choquant pour Rome. Deux définitions de la fidélité et de la traduction s'opposent tout au long de la querelle des rites. Ou bien les jésuites disent à nouveau le message en se faisant chinois avec les Chinois, mais alors le contenu du message, comparé mot à mot à celui des Romains, devient méconnaissable ; ou bien les jésuites imitent les frères prêcheurs et répètent mot à mot le message romain, mais alors le mouvement du message dans une autre langue, dans une autre civilisation, se trouve suspendu. Les frères prêcheurs comme les jésuites peuvent se traiter tous deux d'anathèmes et d'hérétiques ; les premiers parce qu'ils se font bravement martyriser et voient dans ce martyr une preuve supplémentaire de leur fidélité à Rome et dans l'immunité dont jouissent les jésuites une preuve de leur tiédeur ; les seconds, parce que ces moines ignorants et crasseux, en refusant d'adapter leur message, perdent pour le Christ toute l'Asie, et s'ils sont en effet fidèles ils ne le sont qu'à Rome. On sait ce qu'il advint. Les jésuites furent forcés d'abandonner leurs « dangereuses accommodations », et l'Église de Rome perdit en effet la moitié de la terre, gardant précieusement un dépôt qui depuis s'est rétréci comme une peau de chagrin et qu'elle ne considère plus elle-même que comme un trésor à transmettre sans déformation, c'est-à-dire,

6. R. ETIEMBLE, *Les Jésuites en Chine : la querelle des rites*, Julliard, Paris, 1966, p. 235.

paradoxalement, qu'elle lui fait jouer à contre-emploi le rôle d'une référence scientifique...

J'ai choisi la querelle des rites parce que c'est le moment où la machine à répéter s'enraye, de même que j'avais choisi le tableau de Holbein parce que la peinture sacrée, un siècle plus tôt, n'y était déjà plus qu'un remords.

Pourtant, cette machine n'a pas toujours calé. Quand elle fonctionnait à plein régime, une succession de discours dont la lettre différait paraissaient comme autant de preuves de fidélité, de répétitions justes. Si saint Paul, si Jésus de Nazareth, si les Pères de l'Église, si les malheureux évêques perdus au milieu des Wisigoths, avaient réglé leurs querelles des rites à la façon dont Rome régla celle du XVII^e siècle, nous n'aurions jamais entendu parler du christianisme. Il serait resté l'une des innombrables sectes millénaristes araméennes connues des seuls historiens.

L'ampleur de la répétition, l'ampleur de la traduction, l'ampleur de la trahison, est justement ce qui caractérise alors la fidélité au message de tous ces inventeurs, innovateurs, traîtres et traducteurs. Pensons à la formidable trahison fidèle qui fit de Jésus, annonceur du royaume de Dieu, celui qui est annoncé, le Christ. Puisque c'est maintenant qu'il est ressuscité, se disent les disciples, alors c'est maintenant, dans leur langage, que les Gentils, que les Grecs, que les Romains, que les Wisigoths, doivent le comprendre pour eux-mêmes. Et commençons d'abord par traduire en grec, en latin, les mots de « Jésus », et les mots de « résurrection », transformons de fond en comble les textes, interpolons, rajoutons, couturons, adaptons, inventons. Saint Paul ne dit pas autre chose à longueur d'épîtres ; s'il faut être infidèles à la Loi et à la circoncision, eh bien, soyons-le. « Ne le cherchez pas parmi les morts, mais parmi les vivants. » Ou bien la prédication renvoie à Jérusalem, aux coutumes et parlers d'une secte araméenne de circoncis, et alors les incirconcis ne comprennent pas le message et, donc, le message, qui est tout de présence, n'est pas fidèlement transmis ; ou alors, il se transmet fidèlement, et aussitôt, parlant dans leurs langues comme au jour de la Pentecôte, chacun se met à dire *autre chose*.

Dans ce régime de la traduction, par un paradoxe que nous ne comprenons plus, il faut ne jamais cesser de dire autrement afin de pouvoir répéter la même chose. Pas de *transport* d'un point à un

autre, sans *transformation*. Les peuples qui habitèrent le bassin méditerranéen et l'Europe pendant quinze siècles étaient trop différents pour que la lettre du message demeure reconnaissable. Même à l'intérieur d'une culture donnée, la lettre doit constamment changer, puisque le message n'est compris que s'il apparaît neuf, présent à nouveau pour la première fois. Là non plus, pas de transports d'enthousiasme sans transformation profonde des vies, des rites, des phrases, des œuvres, des mœurs, des pratiques, des piétés. Dans ce régime de traduction, on peut rester fidèle soit par invention soit par transmission et l'on peut trahir par rabâchage aussi bien que par innovation.

	<i>Fidélité</i>	<i>Infidélité</i>
<i>Identité</i>	rite	rabâchage
<i>Différence</i>	renouveau	hérésie

FIGURE 12.5

Représenter ou re-présenter

Cette forme de fidélité nous est devenue paradoxale, parce que nous ne comprenons plus ni les transports religieux (par répétition toujours différente du même message sans contenu) ni les transports scientifiques (par maximisation des déplacements sans déformation). Dans les termes devenus communs depuis le XVII^e siècle, l'histoire des premiers devient un tissu d'inventions ; quant aux seconds, ils devinrent l'accès aux choses mêmes enfin dévoilées après des siècles d'obscurantisme et que l'on ne peut plus nier que par des mythes plus ou moins respectables ou absurdes. La religion devient une croyance lorsqu'elle accepte le mode de déplacement des sciences tout en voulant sauver son message. Elle s'imagine alors qu'elle parle d'un autre univers, lointain comme celui de la référence, mais différent. Elle se met à croire qu'elle croit en un autre monde, alors qu'elle ne cherchait jusque-là qu'à parler autrement. Quant aux sciences, elles deviennent objets de croyance, elles aussi, dès qu'elles oublient le travail de la référence

et le réseau fragile qu'il leur faut tracer pour accéder au lointain à partir d'un centre de calcul. Elles se mettent à croire qu'elles savent et qu'elles résident en un monde immanent, comme si la nature n'était pas transcendante, lointaine, médiée !

Il reste que, considérées à partir des réseaux scientifiques, les processions mentent. On n'y arrête pas de broder, de rajouter des épisodes aux Évangiles, de multiplier les anecdotes pieuses, d'ajouter des miracles, de développer des cultes, de reconstruire des églises, d'enrichir les dogmes, d'établir des correspondances, de multiplier les règles canoniques, de fonder ou réformer des institutions et des ordres ; les apparitions se répandent partout, les guérisons se font toujours plus nombreuses, les chaires ne désemplissent pas de nouveaux orateurs aux paraboles frappantes, les murs se couvrent de fresques aux inventions toujours plus audacieuses...

Mais ce tissu de mensonges est un tissu *sans couture*. C'est parce que l'on n'arrête pas d'inventer que toute cette affaire continue. Chaque fois que quelqu'un comprend pour lui-même que le message de la présence est présent *hic et nunc*, le voilà aussitôt qui parle d'apparitions de la Vierge, qui se met à construire une chapelle, à dévier un flux de pèlerins et à commander à un peintre un tableau si parfait qu'il commémorera son apparition. Et comme d'autres viennent qui, à leur tour, comprennent devant le tableau ce que le premier a compris, les voilà qui sont guéris et qui parlent aussitôt d'image miraculeuse. Sont-ils tous cinglés ? Brodent-ils tous ? Nous n'avons plus les mots pour dire leur invention, leurs pieux mensonges : cette compréhension qui les oblige à ajouter des formes à d'autres, transmettant le message après l'avoir dûment transformé, *parce qu'ils l'ont dûment transformé*.

Nous ne pouvons plus comprendre cette invention continue, cette récréation permanente, pas plus que nous ne comprenons cette tâche de tri, d'enquêtes, de tribunaux, de décisions ecclésiastiques, de formalisme froid, d'éradication, à travers lesquels se définit, en tâtonnant, l'*orthodoxie*, c'est-à-dire la voie droite entre le rabâchage et l'hérésie, ces deux formes également errantes de la trahison.

En effet, aux médiations continues de tous ceux qui comprennent le message en le transformant, il faut ajouter celle de

l'autorité qui distingue, au milieu des transformations, ce qui prolonge le message de ce qui le trahit. Comment distinguer les faux prophètes, les innovations dangereuses, les piétés feintes, les stigmates peints au mercurochrome, les apparitions par photos truquées ? Comment régler ce régime si particulier de la traduction qui exige à la fois et dans le même souffle l'infidélité et la fidélité ? Comment trier pendant ces quinze siècles où des millions de personnes innovent follement, chacun pour soi, et couvrent la terre d'églises, de saints, de miracles, de châsses, d'ordres et de couvents ? Comment maintenir ce que les fabricants d'ordinateurs aujourd'hui nomment la « compatibilité logicielle » entre des machines d'interprétation inventées pour des Araméens en l'an 0 et celles des cartésiens en l'an 1650 ?

Nous nous étonnons de ce formalisme, de ces tribunaux ecclésiastiques, de ces conciles qu'on dirait de notaires, de ces règlements tatillons, de ces procès en béatification plus méticuleux qu'une expérience du CERN. Nous voudrions que l'on puisse traduire purement et simplement le message, que l'on puisse dire purement et simplement si telle version est fidèle ou infidèle. Nous voudrions expulser tous les médiateurs et qu'on nous dise une fois pour toutes ce qu'*est* le contenu de la religion chrétienne, de même que nous voudrions éliminer tous les instruments scientifiques pour qu'on nous montre une bonne fois pour toutes la vérité sortant nue de son puits. Chose impossible pour la religion autant que pour les sciences, parce que l'analyse de cette médiation (peut-être un miracle) par laquelle la médiation des médiateurs est comprise (par exemple la Vierge), se trouve elle-même l'objet d'une médiation encore plus touffue (un procès en reconnaissance qui n'en finit pas). Qu'on en finisse, disent les iconoclastes ; qu'on rajoute encore d'autres médiations, s'écrient les iconophiles.

Nous qui vivons sous d'autres régimes de traduction, nous ne parvenons plus à comprendre cette innovation religieuse que sous les deux formes qu'elle a prises à partir du XVI^e siècle : il s'agit soit de pures (et pieuses) inventions, soit de rajouts inutiles. La première interprétation est rationaliste, la seconde protestante. La première, incroyante, prétend que l'on a beaucoup brodé au cours des âges de foi ; la seconde, croyante, que l'on a trop corrompu le message originel. Les deux s'imaginent qu'il s'agit d'un message, d'une révélation, semblable par sa forme à celui auquel les

sciences nous ont maintenant habitués et que ce message aurait pu, *aurait dû*, se maintenir inaltéré pendant quinze siècles. Les deux prétendent que, de toute façon, l'Église est un intermédiaire dont on peut se passer pour décider de ces questions et trier le bon grain de l'ivraie. Plus tard, mêlées toutes deux au scientisme dans la grande exégèse biblique, elles s'efforceront de retrouver l'« Ur-text » qui permettrait d'entendre parler « Ieshua » de Nazareth en personne comme si un reporter avait pu l'interviewer au magnétophone. Triomphe du journalisme et du scientisme.

Mais le plus beau paradoxe de cette nouvelle façon de considérer l'innovation religieuse, c'est que l'Église ci-devant catholique, intimidée, l'a en effet acceptée comme telle. A la Contre-Réforme elle s'est dit qu'elle avait un peu exagéré, qu'elle avait dû broder quelque peu et qu'il convenait de revenir en effet à la pureté primitive. Mais elle n'a plus compris ce retour comme elle avait accepté jusqu'ici tous les mouvements de réforme, de purification, de renouveau, qui l'avaient secouée tous les cinquante ans. Au lieu de comprendre celui-ci comme une invite à remettre en mouvement la machine, à distinguer à nouveau la lettre et l'esprit, le contenu et le contenant, les formes particulières et le mouvement de mise en présence, l'Église a compris la Contre-Réforme comme un retour à un certain message, à un certain contenu, à une certaine forme. Ce faisant, elle a interrompu pour de bon l'âme même de son mouvement de répétition : dire autrement, dire à nouveau, ne pas hésiter à trahir.

Au lieu d'aller de l'avant et de devenir encore *moins* fidèle, elle accepta la position de ses adversaires et suivit la direction qu'ils lui indiquaient, vers l'arrière, vers le passé, transformant une logique de répétition, pour en faire la croyance *en* quelque chose de supra-mondain. Invention plus obscène encore que le crâne blanchâtre peint par Holbein. C'est à la science probablement que nous devons l'obscurantisme de la religion, mais c'est l'Église seule qui mit son point d'honneur à tenir le rôle de la Nuit que la science lui offrait de jouer dans son grand drame des Lumières. La religion accepta d'être une croyance et de parler elle aussi d'un référent, à la manière des réseaux scientifiques, bien que le sien demeure inassignable. D'où la solution donnée à la querelle des rites, impensable aux temps où l'Église, non intimidée, partait se mêler aux Irlandais ou aux Celtes et devenait : « Romaine avec

les Romains, grecque avec les Grecs, gentille avec les Gentils. » Elle a pris son particularisme pour une preuve de sa fidélité retrouvée. Au lieu de continuer à devenir catholique en « se faisant toute à tous », elle accepta de n'être que romaine.

Processions et réseaux

Pour mesurer l'abîme qui sépare la logique des processions de la logique des réseaux, revenons à Holbein et considérons la façon dont Henry VIII, après l'avoir pris à son service en 1633, le dépêche en ambassadeur sur le continent afin qu'il rapporte de l'une de ses fiancées putatives un exact portrait. La représentation doit être si parfaite que Barbe-Bleue doit pouvoir prendre sa décision *sur l'image même*. Certes, nous retrouvons le problème de la mise en présence, de la représentation, du rapport à l'original et de l'effet d'une image, d'un intermédiaire, sur un spectateur vivant. Mais chacun de ces éléments de la traduction se trouve maintenant transformé.

Si Holbein peignait une icône, s'il dessinait le type de la belle fiancée, s'il émouvait même profondément ce tueur de femmes, il n'aurait pas pour autant rempli sa nouvelle fonction d'ambassadeur. Il n'aurait pas amené la fiancée peinte de telle sorte qu'un rapport de *superposition* devienne possible entre la silhouette vernie et le beau visage de chair comme on superpose une carte de géographie à une carte de géologie (voir figure p. 174). Il n'aurait pas relié le palais du roi à celui de la fiancée par un chemin *réversible* qui permettrait à n'importe qui d'aller et de revenir en comparant l'original au tableau. Il n'aurait pas produit un représentant de toile et de vernis *substituable*, pour un temps, à l'original resté à la périphérie du royaume. Il n'aurait pas offert à Henry VIII un supplément de *pouvoir* sur le beau sexe en lui permettant de prendre, sans quitter son palais, une décision réfléchie concernant le visage proposé au sacrifice conjugal. En peignant un type au lieu de réfléchir un visage, Holbein aurait interrompu la mise en place d'un réseau de références. Le roi qui brisa les vénérables chaînes qui reliait son royaume à Rome n'aimait pas que l'on suspende la construction de ses réseaux et choisissait avec soin les ambassadeurs chargés de les tracer.

Excellent choix que Holbein puisqu'il avait appris cette façon méticuleuse de rendre les visages et les situations en les plongeant dans un espace géométrique calculé. Le portrait de la fiancée était exact. Il se déplaçait à travers l'Europe sans qu'aucune déformation supplémentaire ne vienne s'y ajouter. Au palais de Windsor, le roi pouvait contempler sa victime comme si elle résidait au château. Quand la jeune fille arriva – si elle arriva, car les transports n'étaient pas alors aussi sûrs que le rendu des tableaux –, le roi ne dut pas être très surpris. Grâce à son peintre ambassadeur, il savait *par avance* à quoi elle ressemblerait. Il la connaissait.

Un homme entouré de telles images et servi par de tels intermédiaires est un grand savant. Comment s'étonner qu'il ait un peu méprisé les chaînes de l'ancienne religion ?

Les deux ambassadeurs peints par Holbein ne sont pas représentés avec les instruments de la passion portés par des anges, mais avec les instruments de navigation, de commerce, de cosmologie et de géographie encadrés par des hommes. La fidélité a changé de forme et de régime ; l'ancienne foi n'est plus que ce qui tord et déforme les crânes. La nouvelle fidélité a besoin d'abaques, de tables trigonométriques, de livres de compte, d'astrolabes, et de cartes. La surface du tableau elle-même s'est transmuée en une carte projetée par l'intermédiaire d'une grille de coordonnées, prête déjà pour sa numérisation.

Les processions transportent, elles aussi, des messages, des images, des rites, des lois, des livres, des œuvres, des récits, mais chacun de ces déplacements se fait au prix d'une transformation différente qui a la forme d'une *tradition*. Se maintient par cette chaîne de tradition la certitude que, quel que soit le nombre des intermédiaires, ils répètent tous fidèlement quelque chose de semblable même s'ils le transforment, parce qu'ils le transforment. L'intensité de la révélation est proportionnelle à l'étagement, à la multiplication, à l'entassement, au redoublement des médiateurs. Une ample communauté se dessine entre tous ces transformateurs fidèles dont chacun réalise, pour lui-même, ce que les autres disent et qu'il n'avait pas compris jusque-là. La communion des saints sort de cette fraternité : ils ont eu la même expérience, ils ont eux aussi compris cela. Qu'est-ce que « cela » ? Ce que leurs prédéces-

seurs avaient compris et qui est encore présent aujourd'hui *sous* les mêmes formes, *sous* d'autres formes.

La logique de procession ne progresse pas, sinon en intensité ; elle craint l'innovation bien qu'elle ne cesse continuellement d'inventer ; elle s'efforce de ne pas rabâcher, bien qu'elle ne cesse continuellement de répéter les mêmes rites. La tradition s'enrichit sans vouloir gagner. Elle étage les intermédiaires, elle ne les capitalise pas. Elle aime par-dessus tout établir des correspondances, saturer de liaisons transversales les différents messages amassés au cours des temps. Elle aime épurer continuellement le message, mais chaque épuration devient un trésor nouveau qui vient s'ajouter au dépôt sacré et l'enrichir, le compliquer encore. Elle aime préciser le message, mais cela déclenche à chaque fois des conciles, des séances de tribunaux, des congrégations, qui accumulent encore des points de doctrine, de théologie et de droit canon, et compliquent encore davantage le mouvement du message.

Immense, vénérable, complexe, infaillible, trahissante et trahissante, saturée de médiations, telle est cette communauté qui maintient la tradition intacte en l'enrichissant, en l'inventant de toutes pièces, cette Église romaine avec laquelle Henry VIII vient de rompre, ces longues chaînes de re-présentation parmi lesquelles Holbein a renoncé à se placer et qu'il ne fait plus figurer que de biais, comme un remords, dans sa logique de réseaux.

La chute des anges

Ce qui étage et dessine les processions, je l'appellerai *ange* par opposition à ce qui aligne et maintient les réseaux, que j'appelle *instruments*.

Les ambassadeurs-géographes ne sont pas des anges. En disant cela, je ne mets pas en cause leur moralité mais leur aptitude à tracer des suites de répétition. Inversement, les anges, contrairement à la croyance commune et à l'étymologie, sont de mauvais messagers et d'exécrables géographes. Leurs capacités intellectuelles ou leur esprit de rigueur ne sont pas en cause, là non plus, mais simplement leur inaptitude à montrer d'aussi bonnes références que celles des instruments (voir p. 146).

Ils ne transportent pas un message indéformable à travers l'espace-temps, les anges, ils interpellent et disent toujours : « Attention ! Prenez garde ! Il n'est pas ici ! Là n'est pas la question ! C'est de vous qu'il s'agit ! On va vous parler ! Ne quittez pas !... » Les anges ne sont pas des messagers, mais des *mé*ta-messagers – et c'est bien pour cela qu'on les représente comme des êtres supérieurs aux facteurs, aux demoiselles du téléphone et à tous les modems et Transpacs de ce bas-monde. En peinture comme dans les récits, ils ont une fonction phatique, ils disent : « Allô ! » Qui parle, que disent-ils, quel est l'objet de la décision, quel est le contenu du message ?, cela l'Ange ne le dit jamais, ne le transporte jamais sous forme d'un pneumatique, d'un petit bleu, d'un paquet de bits. A l'interlocuteur de le déchiffrer.

C'est seulement si le spectateur a compris pour lui-même de quoi il s'agit que l'on peut dire du message qu'il fut fidèlement « transmis ». Autrement dit, l'exact contenu du message est dans la main de l'interlocuteur, du receveur, et non dans celle du messenger. Le messenger porte un contenant, une interpellation, un métalangage, une façon d'établir toute médiation possible. Si l'on déplie le phylactère déroulé par les anges on trouvera un autre *messenger*, par exemple « Réjouissez-vous, un Sauveur vous est né » ; et si l'on déplie ce nom de Sauveur, on trouvera de nouveau un messenger : « C'est Lui le Fils de Dieu. » Autrement dit, il n'y a jamais de message ; il n'y a que des messagers ; et c'est cela le message angélique et évangélique.

L'ange peint sur le tableau sacré – ou le tableau que l'on peut considérer dans son entièreté comme un ange – s'adresse au receveur. Si celui-ci occupe la place prévue pour lui par l'envoyeur et par le messenger, il comprend ce qu'ils veulent dire tous deux. Comprendre, c'est envoyer un *autre* messenger, différent dans son contenu du premier, mais qui permet à un troisième receveur de réaliser pour lui-même ce que le deuxième et le premier avaient eux aussi compris. Du troisième au premier on ne peut pas dire que l'on a *gagné* grand-chose puisque chaque tableau, chaque récit, chaque figure diffère du précédent.

Certes, du point de vue d'un observateur extérieur, on a gagné en richesse puisque de nouvelles œuvres, de nouveaux dogmes, de nouveaux actes de foi se sont produits, mais il n'existe pas de

point, le long de cette chaîne, où l'on pourrait capitaliser tous les intermédiaires et accumuler ce que les autres ont dit, fait ou été. Il n'y a justement pas, il n'y a pas encore, d'observateur extérieur capable de capitaliser. Le premier n'a pas envoyé de message-contenu au troisième. Le troisième n'a pas obtenu d'information sur le premier. En revanche, le troisième a l'impression de comprendre exactement ce qui est arrivé au premier, ce qui a fait irruption sur le deuxième, ce qui descend brusquement sur lui dans un grand froissement de plumes et d'ailes. La même chose lui arrive maintenant.

La vérité religieuse a ceci de particulier qu'elle ne peut jamais apparaître comme une nouveauté, puisqu'elle n'informe pas, et qu'elle est pourtant mensongère si l'on n'a pas l'impression de l'entendre pour la première fois. Comprendre la bonne nouvelle que porte le messager, c'est s'apercevoir enfin que cette nouvelle est un renouvellement de tous les messages portés depuis l'aube des temps. Tous les envoyés reviennent ; les délégués s'abattent sur l'interlocuteur comme un vol de grives ; ce n'est plus qu'un grand battement d'ailes. Si d'autres énonciations, comme celle, par exemple, de la fiction, consistent à envoyer des messages et des messages ailleurs, dans un autre espace-temps, afin de sortir du *ego, hic et nunc*, alors on peut dire que les anges ramènent, au contraire, l'interlocuteur à cet *ego, hic et nunc*. Quand ils apparaissent des personnes se sont mises en présence. Tous les débrayages s'annulent ; tous les délégués fusionnent. La multiplicité des témoins ne dit plus qu'une chose, ne fait plus qu'un seul corps. Ces vénérables expressions ne sont pas tellement inexactes qui disent que le Ciel s'entrouvre, que l'on voit des théories d'anges, que l'on entend une divine musique, que la lumière devient aveuglante. Peindre ces illuminations est bien la façon fidèle de répéter le messager : le temps est vaincu ; l'espace est vaincu. « Mort, où est ta victoire ? »

Prenons comme exemple de ces deux logiques de représentation le texte de saint Marc :

5 Entrées dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu d'une robe blanche ; et elles furent saisies de frayeur. 6 Mais lui de leur dire : « Bannissez la frayeur. C'est Jésus que vous cherchez, le Nazaréen, le crucifié. Il est

ressuscité ; il n'est pas ici. Voici l'endroit où on l'avait mis. 7 Mais allez, dites à ses disciples et spécialement à Pierre, qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit. » 8 Et elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, car tremblement et peur les avaient saisies. Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur... (Marc 16, 5-8).

Mais si l'on demande à saint Marc de nous dire ce qui s'est passé, le matin de Pâques, de l'an 30, à Jérusalem, comment se transforme le récit ? Ce n'est plus le matin de Pâques. Ce n'est plus en l'an 30. Il s'est passé tout autre chose. Les mêmes anges, qui étaient de fidèles transmetteurs *de messagers*, se mettent à bafouiller dès qu'on leur demande de transmettre des *messages*. Le même évangéliste, qui relatait fidèlement la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ Fils de Dieu, devient infidèle. Pis, il se met à raconter des histoires et le récit du tombeau vide devient un tissu de mensonges⁷ :

L'histoire des femmes au matin de Pâques est une formation tout à fait secondaire. (...) Leur intention d'embaumer le cadavre ne s'accorde pas avec 15, 46. (...) Le verset 7 est donc (...) une remarque en forme de parenthèse insérée par Marc dans le morceau de la tradition pour préparer l'apparition de Jésus en Galilée. (...) L'histoire du tombeau vide est « une légende apologétique de formation tardive... » (p. 352).

*Ce sont donc des motifs dogmatiques et apologétiques qui ont pour l'essentiel formé les histoires de Pâques. (...) La question la plus importante, mais la plus difficile, est celle de savoir si la datation de la résurrection au dimanche repose sur la désignation antérieure du dimanche comme jour cultuel. S'il en était ainsi, la datation du crucifiement au vendredi serait elle-même expliquée, le vendredi devenant le jour du crucifiement à cause du motif scripturaire (« le troisième jour selon les Écritures ») (p. 356). Schenke (*Auferstehungsverkündigung und leeres Grab*, 1968) considère le récit comme une légende culturelle étiologique. (...) N.Q Hamilton (JBL,*

7. Rudolf BULTMANN, *L'Histoire de la tradition synoptique*, Le Seuil, Paris, 1971, p. 351.

84, 1965, 415-421) tient le récit pour une création marciennne : Marc aurait intentionnellement mis l'histoire du tombeau vide à la place des autres apparitions pascales afin de justifier l'idée d'une dernière activité terrestre de Jésus en Galilée (p. 630).

Que se passe-t-il ? Nous étions sur le point de voir le Ciel s'entrouvrir, de saisir les paroles énigmatiques de l'ange, nous allions comprendre cette phrase mystérieuse entre toutes : « Il est ressuscité », nous allions enfin revivre fidèlement cette irruption de la grâce, et nous nous retrouvons au beau milieu de l'exégèse allemande, en pleine controverse savante, à comparer des lambeaux de textes et à nous demander lequel est le moins inventé, recollé, couturé, trafiqué, fabriqué.

C'est que le régime de traduction a changé. Les règles de fidélité et d'infidélité se sont inversées. Les définitions d'un message, d'un messenger et d'un déplacement du message ont été bouleversées.

On demande maintenant aux anges de renseigner sur ce qui s'est passé, dans un autre point de l'espace-temps, et de rapporter des informations, les moins altérées possibles, afin de permettre à un point devenu centre d'étendre son emprise en accumulant le plus grand nombre d'intermédiaires fidèles qui deviennent autant de substituts de ce qui s'est passé là-bas, jadis.

Le sens du mot représentation a muté. On ne demande plus aux anges de présenter encore une fois la bonne nouvelle à un interlocuteur qui redonnera le contenu au message ; on leur demande de déplacer à travers l'espace-temps un contenu qui serait son exact représentant quel que soit, par ailleurs, l'état moral ou mental du receveur et quels que soient les matériaux successifs qui en assurent le transport. On ne demande plus aux anges de transporter d'enthousiasme un messenger et un fidèle, mais de transporter fidèlement un message. Ils ne convoquent plus le fidèle ; on les convoque pour qu'ils s'alignent tous et forment, par superposition de leurs messages, un seul conduit continu qui permettrait d'accéder à Jérusalem « comme si on y était ».

Hélas, convoqués et alignés de cette façon, pas un seul des anciens médiateurs ne superpose son message au précédent. Les bons anges deviennent de mauvais anges. Quel déchirement de s'apercevoir que les admirables tableaux sont d'exécrables infor-

mateurs ; que les apparitions successives de la vérité sont des broderies ; que les récits qui avaient transporté d'enthousiasme pendant quinze siècles ne renseignent en détail sur rien et que plus ils sont précis, psychologiques, historiques et détaillés, plus ils sont tardifs, apocryphes ou remaniés !

Utilisés comme instruments de connaissance, les anges perdent aussitôt leurs couleurs et leurs plumes. Ils chutent. Sommés de dire une bonne fois quel est le message qu'ils portent, ils sont obligés d'avouer, embarrassés et penauds, qu'ils n'ont pas de message, qu'ils l'ont perdu en route, ou qu'en quinze siècles ils ont, croyant bien faire, substitué beaucoup d'autres messages au message original. Leurs phylactères une fois déchiffrés pendent misérablement et ne valent pas même le prix d'une bande magnétique vierge.

Cette chute des anges semble d'autant plus dramatique que les deux régimes de traduction qui s'opposent sont tous les deux aussi complets, qu'ils passionnent tous deux les meilleurs esprits du temps et que chacun définit la vérité, l'exactitude, la fidélité et le mensonge, mais autrement. Dans la traduction des anges, le *signifié* peut changer de forme, cela n'importe pas, pourvu que le *signifiant* demeure intact. Des participes passés aussi différents que « Yahvé vient », « le Royaume de Dieu est proche », « Jésus était le Messie », « Fils de Dieu », « Marie médiatrice », peuvent tous dire aussi fidèlement le *participe présent*, le signifiant, à condition toutefois que le locuteur participe présentement au mouvement.

Ils deviennent tous également mensongers dès que l'infidèle inverse le mouvement et prend la superposition des signifiés pour de la fidélité, indépendamment de sa participation au signifiant. Or c'est justement cette traduction-là qui assure, dans l'autre régime, la fidélité ! C'est seulement s'il est possible de maintenir intact un *signifié*, un contenu, quels que soient par ailleurs ces signifiants successifs, que l'on pourra représenter exactement en un point de l'espace-temps tous les autres points.

Si le spectateur parvient à aligner le tableau de Le Bault, celui de saint Luc et l'apparition de la Sainte Vierge, alors il verra, malgré la variété des signifiants, apparaître comme un contenu le visage de la Sainte Vierge. Mais dans l'autre logique, il ne verra rien du tout car cette lecture impie de la répétition des contenus perdrait à jamais le contenant. La Vierge n'apparaît plus à celui

<i>Logique de PROCESSION</i>	<i>Logique de RÉSEAU</i>
même contenant à travers des contenus différents	même contenu à travers des contenants différents
fidélité = jeu de la répétition qui maintient toujours nouveau le même message	fidélité = superposition des contenus inscrits
infidélité = soit l'innovation dangereuse, soit le rabâchage	infidélité = perte de l'alignement à travers les contenants
le message est un messenger le sens dépend du receveur	le message est une information le sens ne dépend pas de l'état moral du receveur
gain = répétition différente du même messenger	gain = nouvelle information
multiplicité des médiateurs si transfert réussi : tous les médiateurs sont présents	capitalisation des médiations si transfert réussi : annulation des médiateurs
retour sur le <i>hic et nunc</i> mise en présence	extension dans l'espace-temps accès au lointain
re-présentation	représentation
fidèle saisi connaissance sans acquis compatibilité avec le passé	savant dominant connaissance cumulative progrès par élimination

FIGURE 12.6.

qui veut la découvrir ainsi. Inversement, ceux qui cherchent les apparitions par le truchement des anges font assez peu de découvertes. Le monde de la révélation et celui de la science sont devenus l'un à l'autre ce que le crâne déformé de Holbein est aux fiers ambassadeurs.

Nous ne comprenions plus la religion parce que nous avons cessé de comprendre les sciences, et que les religieux eux-mêmes, scientifiques de part en part, avaient accepté l'humiliation de prendre pour une croyance ce qui circulait jusque-là comme une procession. Les anges ne sont pas au-delà du monde, pour l'excellente raison que le monde lui-même réside au-delà. Les sciences ne

sont pas plus proches, plus immédiates, plus continues, plus accessibles, plus mondaines, que « l'autre monde ». Il existe une transcendance de la science comme il existe une transcendance de la religion ; il y a une référence de la religion comme un travail de la référence scientifique ; il y a une représentation scientifique comme il y a une re-présentation religieuse. Les transcendances abondent. Seules les croyances font défaut, qu'elles soient religieuses ou scientifiques, aujourd'hui les plus nombreuses.